

— La réponse évasive, ne donna satisfaction à personne, ni même, j'en suis sûr à mon interlocuteur. Si celui-là ne le savait pas, ou ne pouvait le dire, qui d'entre nous, ses élèves, devait avoir une conscience patriotique mieux formée. Du reste, il n'est pas nécessaire pour apercevoir ce trou, dans l'éducation du patriotisme de nos classes dirigeantes, d'échafauder de lourdes théories. Il suffit de regarder autour de nous. Quels sont ceux sur qui la race peut compter pour diriger le peuple aux jours de crise? Croyez-vous que parmi nous les chefs énergiques et sans dol, comme un sénateur Landry, puissent se découvrir dans le pas d'un cheval? Cent cinquante ans après le Traité de Paris, nous souffrons encore du mal de la conquête. Si l'un de nous aperçoit sur une plage, dans un "pullman", un bourgeois cossu, mais mal étriqué ou mal foutu, et qui parle anglais, il admirera comme ce monsieur, à coup sûr millionnaire et fils de ses œuvres, dédaigne le vernis mondain des élégants de la mode. Ce même bourgeois parle-t-il français, il songera, à part lui : quel parvenu mal dégrossi. Et tout cela naturellement, sans que nous y mettions méchanceté ni préméditation. Nos pères pauvres et ignorants ne s'inclinaient pas à ce degré devant les anglo-saxons cousus d'or qui les avaient à peine vaincus un contre dix.

Il est bon que ces choses-là qui sont désagréables soient dites quand même. Le sommeil ne nous vaut rien parmi l'ambiance dangereuse qui nous entoure. Et il est cocasse tout à fait, alors que les journaux anglais observent chaque jour nos pertes continues et notre anglicisation lente mais sûre, de rencontrer de très braves gens, remplis d'autorité littéraire et autre qui assurent, au contraire : tout va bien dans le meilleur des mondes.

* * *

A quarante-trois ans, Jules de Lantagnac est tenté par le démon de la politique. Convaincu que le bilinguisme assure la supériorité à l'homme public d'un pays bilingue, il se remet à l'étude, de sa langue maternelle. Les classiques français lui font goûter la finesse, la clarté, la grâce de l'esprit latin. Il admire puis s'étonne. La supériorité de l'anglo-saxon, longtemps, axiome inviolable pour son intelligence, lui apparaît moins évidente. Un bon génie, son directeur de conscience, le Père Fabien, religieux

éminent qui prépare en sous-main les résistances nécessaires à la persécution ontarienne menaçante, conduit ses études, lui prête les volumes nécessaires, assiste et aide à la résurrection de la conscience patriotique chez Lantagnac. Un beau jour, celui-ci a la nostalgie du pays natal. Il se décide, il ira revoir à Saint-Michel de Vaudreuil, la deuxième terre du rang des Chenaux. Mais il revient bouleversé, converti. Et, comme tout néophyte, il veut réformer immédiatement sa famille, car il a promis à ses ancêtres de continuer la tradition française. Ses quatre enfants, à qui leur mère a donné, jusqu'ici sans qu'il proteste, une âme anglo-saxonne, il leur enseignera la langue française, leur referra un esprit français. Mais sa femme, Maud Fletcher ne chante pas sur ce ton. Elle est soutenue par son beau-frère William Duffin, irlandais arriviste, qui n'a pas trop de toute sa salive, pour lécher les bottes anglaises. La bisbille, puis la mésentente pénètrent chez Lantagnac.

Sur ces entrefaites, le gouvernement de Toronto proclame le règlement XVII et ouvre une persécution mesquine et violente contre les canadiens-français d'Ontario. Ceux-ci cherchent des chefs. Landry résigne son siège de président du Sénat, pour se mettre à leur tête, et demande des lieutenants. Il sonde Lantagnac. Celui-ci poussé à bout par Duffin accepte et se porte candidat dans le Comté de Russell. Mais si Lantagnac a entendu l'appel de la race, Maud Fletcher l'a entendu de son côté. La dissension s'exaspère dans la famille ; deux des enfants suivent leur mère, les deux autres, leur père. Survient un grand débat à la Chambre des Communes. L'histoire intime de notre héros est divulguée dans le public par l'incartade d'un de ses fils et l'indiscrétion bien connue des journaux, et tout le monde a les yeux fixés sur lui. Parlera-t-il? S'il parle son foyer est à jamais détruit ; s'il ne parle pas, les canadiens-français le considéreront comme un lâcheur. Il hésite, consulte le Père Fabien, hésite encore, enfin se lève et devant la Chambre des Communes suspendues à ses lèvres, prononce les paroles qu'attendent ceux de sa race. Mais sa femme et deux de ses enfants l'abandonnent, quittent la maison.

* * *

On reproche à l'auteur le caractère un peu terne de Maud Fletcher.